

## Laurence Mazza-Poutet

### *Lletraferits* ou le mariage mortel avec la machine \*

*Lletraferits* est un mot catalan qui signifie : blessé par la lettre. Un tel mot n'existe qu'en catalan, cette trouvaille fait écho à la fois à un texte de Kafka et au concept de la lettre tel que Lacan a pu le développer.

Dans un lieu et une époque inconnus, un journaliste visite une colonie pénitentiaire. Un officier lui présente alors une curieuse machine à écrire – cette machine est un personnage central –, invention de l'ancien commandant cruel, mort à ce jour. Vous aurez peut-être reconnu le thème de *La Colonie pénitentiaire* de Franz Kafka. Cet appareil est composé de trois parties : le lit, la herse et la dessinatrice. On allonge le condamné sur le lit, tout nu, et l'appareil écrit sur son dos la sentence du jugement. Le condamné ne connaît pas la sentence, « il va la découvrir dans sa chair <sup>1</sup> », il ne sait pas plus les raisons de sa condamnation, parce qu'il n'y a pas eu de procès. L'officier précise : « La faute est toujours hors de doute <sup>2</sup>. » Cette écriture à même la chair ne doit pas tuer sur le coup mais en une douzaine d'heures : « Pendant les six premières heures le condamné continue à vivre à peu près comme par le passé, mais il souffre [...] Mais quelle paix s'établit dans l'homme à la sixième heure ! L'esprit vient aux plus stupides, cela commence autour des yeux et s'étend alentour, *un spectacle qui pourrait vous amener à vous coucher vous-même sous la herse* [...] Notre homme déchiffre maintenant avec ses plaies [...] On peut recueillir *l'expression d'extase sur le visage du torturé* <sup>3</sup> » – véritable discours sur la jouissance de l'Autre.

L'officier possède le livre sur lequel sont écrites les sentences de la main même de l'ancien commandant. Cet officier qui présente la machine au voyageur a voué sa vie à poursuivre l'œuvre du commandant précédent, et, contre l'avis du nouveau, demande au voyageur d'intercéder en sa faveur pour pouvoir continuer à perpétuer cette œuvre : en fait, l'officier lui demande ni plus ni moins que de jouir lui aussi du spectacle. Devant son refus horrifié – car la jouissance ne se partage pas –, l'officier, dont on ne sait pas le nom, ayant perdu sa raison de vivre, s'allonge sous la herse et la machine devenue folle l'embroche sans autre forme de procès. Du secret de

l'extase et de la jouissance qu'il croyait lire sur le visage des suppliciés, rien ne lui sera révélé. L'écriture tue. C'est la lettre comme « ravinement <sup>4</sup> » ; les effets de la lettre sont de jouissance, comme le montre Kafka.

La loi s'écrit sur le corps du condamné indiquant là où il a péché, si j'ose dire, autrement dit nommant sa jouissance. Comme le disait Corinne Philippe, « on est imprimé par sa jouissance <sup>5</sup> ». La nouvelle de Kafka montre que, si le sujet ne peut pas repérer sa jouissance, ni sa culpabilité, elle peut en revanche être repérée par l'autre, comme le manifeste le malaise patent du voyageur journaliste qui perçoit bien la dimension jouissive du discours de l'officier. La cure analytique permet parfois de lire ce qui était jusque-là resté illisible pour un sujet.

### Quelques remarques sur la nouvelle de Kafka

Dans cette colonie il n'y a pas de femmes, elles sont la bête noire de l'officier. Elles s'infiltrèrent dans les décisions du nouveau commandant, ainsi, « naît une tendance à la douceur <sup>6</sup> » : elles ont de la compassion pour les condamnés.

Le livre des sentences, écrit de la main même de l'ancien commandant, est qualifié par l'officier d'objet le plus précieux ; je signale au passage que l'officier, pour se protéger de la chaleur, a glissé deux mouchoirs de dame dans le col de sa vareuse : la possession du livre, comme la lettre du conte de Poe, le féminiserait-elle ?

Quant à l'ancien commandant enterré dans la maison de thé, on peut lire son épitaphe : « Croyez et attendez <sup>7</sup> », une prophétie qui annonce qu'au bout d'un temps donné, le commandant ressuscitera et conduira ses adeptes à la reconquête de la colonie. J'y reviendrai.

### Les machines célibataires

La machine à écrire de la colonie pénitentiaire est une machine célibataire. C'est ainsi que Marcel Duchamp qualifiait son œuvre *Le Grand Verre ou La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*. L'absence de femmes dans la nouvelle donne le ton du célibat. La machine célibataire est une espèce de grand Moloch – Moloch est une divinité dont le culte était pratiqué dans la région de Canaan, selon la tradition biblique ; elle apparaît dans un contexte lié à des sacrifices d'enfants –, elle tue son marié qui s'est mis à nu tout seul. La machine de Duchamp comme celle de Kafka sont « des machines érotiques [...] Une telle représentation de l'amour ne se conçoit pas sans l'action cachée d'une atroce négation de l'amour <sup>8</sup>. » « Ces machines affirment tout à la fois la puissance de l'érotisme et sa négation, la

puissance de la mort et de l'immortalité, du supplice et du *wonderland*. Le refus de la femme et de la procréation », écrit encore M. Carrouges dans le numéro 59 de *L'Arc* <sup>9</sup>.

L'ancien commandant était en même temps « soldat, juge, technicien, chimiste, dessinateur <sup>10</sup> », prototype d'une sorte de père hors castration, représentant d'une loi folle qu'il incarnait avec les « effets ravageants <sup>11</sup> » que l'on sait, un père jouisseur increvable. On connaît les démêlés de Kafka avec son père et l'omniprésence de la loi incompréhensible et folle dans ses romans les plus célèbres.

Les interprétations de ce conte sont multiples : politique, psychanalytique, les rapports de Kafka à son père et au judaïsme, etc. L'interprétation religieuse est suggérée par les mots de Kafka : « adeptes », « croyants », la machine peut apparaître comme un autel. Pour Carrouges, l'officier abolit les sacrifices en se faisant volontairement mettre à mort, on pourrait voir ici une transposition du sacrifice du Christ sur le calvaire, et l'ancien commandant apparaîtrait comme le symbole du Jéhovah de l'Ancien Testament : la nouvelle alliance à la place de l'ancienne, « une interprétation judaïque du sacrifice du Christ, puisque pour l'ensemble du peuple juif la mort du Christ n'a pas apporté le salut mais la ruine du temple <sup>12</sup>. »

Cette interprétation me semble un contresens, car l'officier ne se suicide pas pour que ça s'arrête, puisqu'il regrette que cela ne se poursuive pas, il a voué sa vie à cette tâche. En fait, il cherche pour lui la même extase que celle qu'il a cru voir chez l'autre. Au fond, il livre son corps à la machine dans une étreinte mortelle, véritable rapport sexuel, pour que s'écrive ce « sois juste », nouvelle forme de la maxime qui « s'autorise de l'impératif de la loi morale <sup>13</sup>. » On pourrait presque ajouter que, du temps de l'ancien commandant, la maxime sadienne de « Kant avec Sade », « J'ai le droit de jouir de ton corps <sup>14</sup> », s'est transformée en « J'ai le droit d'écrire sur ton corps ». L'application de la loi à la lettre – quel que soit le contexte politique ou religieux – est une folie, elle est de l'ordre de la dictature ; ce texte est d'une modernité étonnante.

Ainsi, je propose une lecture plus juive que celle de Carrouges. Certes, on passe du sacrifice humain à son abolition par le nouveau commandant, or il y a dans la Genèse un récit qui marque l'arrêt des sacrifices humains et l'humanisation de la loi, c'est le sacrifice d'Isaac : Dieu arrête la main d'Abraham, qui sacrifiera le bélier primordial <sup>15</sup> en lieu et place de son fils, sacrifice de jouissance. La nouvelle loi juive abolit le sacrifice humain et met un point d'arrêt à sa jouissance, qui dès lors ne cesse pas de ne pas s'écrire. L'officier, en s'étendant sur la couche de la machine, fait exister un

rapport sexuel monstrueux. Dans la nouvelle de Kafka, on pourrait jouer avec les modalités de Lacan : « ça cesse, de s'écrire » – la machine décède – et du coup « ça cesse de s'écrire », pour qu'ensuite « ça ne cesse pas de ne pas s'écrire », formule du rapport sexuel impossible à écrire. De ce fait, l'impossible redevient possible : formule de la castration ?

Dans le *Séminaire XI*, Lacan aborde la question de la libido et de son incarnation dans le corps par le tatouage et la scarification <sup>16</sup>, il dénote leur fonction érotique. Quelque chose s'écrit donc à la surface de la peau, surface d'inscription, mais peut-on lire ce qui s'écrit ainsi ?


Si on suit Lacan, le phénomène psychosomatique – qui est une incidence du signifiant sur le corps – est une monstration, ce sont des traces écrites sur le corps, « mais nous ne savons pas les lire. Il faudrait dire ici quelque chose qui introduirait la notion d'écrit dans le corps, quelque chose qui est donné comme une énigme <sup>17</sup>. » La lettre comme pas à lire, ininterprétable, est qualifiée – dans la conférence à Genève – de hiéroglyphe. La lettre est comme une rupture du semblant vers le réel dans lequel elle creuse son sillon ; dans ce sillon, la lettre vient fixer la jouissance.





















Ce texte avec sa « machine célibataire » nous dit quelque chose de la jouissance autiste du sujet, jouissance qui ne se partage pas et dont il ne sait rien. Il n'y a pas de complémentarité des jouissances entre hommes et femmes, autre façon de dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel. C'est l'amour qui supplée à ce « il n'y a pas », c'est ce qui permet à « la jouissance de condescendre au désir <sup>18</sup> », avec la dimension de contingence que cela comprend.

Georges Didi-Huberman termine ainsi un texte qu'il a consacré à un phénomène curieux, la dermographie (la peau est si réactive qu'on peut écrire sur elle juste en l'effleurant) : « Tu saigneras là où j'écris, tu saigneras sur la lettre même de ton nom – ou de mon nom, peu importe à présent. Car ce nom, quel qu'il soit, sera ta sentence, ton intime vérité et ton intime torture, pas moins attentionnée, insistante, que celle de *La colonie pénitentiaire* <sup>19</sup>. » Véritable nom de jouissance. Mais ce nom est un savoir insu du sujet, comme pour l'esclave messager qui porte tatoué « sous sa chevelure le codicille qui le condamne à mort », mais dont il ne connaît « ni le sens ni le texte, ni en quelle langue il est écrit, ni même qu'on l'a tatoué sur son cuir, rasé pendant qu'il dormait <sup>20</sup> », petit frère du condamné de la colonie.

*Mots-clés : lettre, écriture, corps.*


---

\*  Intervention au séminaire de Pau animé par le cartel « Entre ce qui se dit, ce qui se lit et ce qui s'écrit », 2018.

1.  F. Kafka, *La Colonie pénitentiaire et autres récits*, (1919), Paris, Gallimard, 1972.
2.  *Ibid.*
3.  *Ibid.*
4.  J. Lacan, « Litureterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 17.
5.  C. Philippe, « Psychanalyse et topologie : premier tour », *Mensuel*, n° 129, Paris, EPFCL, janvier 2019.
6.  *Ibid.*, p. 57.
7.  F. Kafka, *La Colonie pénitentiaire et autres récits*, *op. cit.*, p. 81.
8.  M. Carrouges, « Marcel Duchamp », *L'Arc*, n° 59, Paris, Revue L'Arc, 1974.
9.  *Ibid.*
10.  F. Kafka, *La Colonie pénitentiaire et autres récits*, *op. cit.*, p. 42.
11.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », (1958), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 579.
12.  M. Carrouges, *Les Machines célibataires*, Paris, Chêne, 1976.
13.  J. Lacan, « Kant avec Sade », (1962), dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 769.
14.  *Ibid.*, p. 768.
15.  B. Nominé, « Une voix s'incorpore », *Champ lacanien*, n° 5, EPFCL, juin 2007, p. 64.
16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 187.
17.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », (1975), *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, Paris, Buchet-Chastel, 1985, p. 5-23.
18.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 209.
19.  G. Didi-Huberman, dans *L'Âne, Le Magazine freudien*, n° 19, Paris, Seuil, 1984.
20.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », (1960), dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 803.